

proses épistolaires valent, aussi bien que ses poèmes, d'être connues.

M. Léopold Wellisz publie la correspondance entière des deux personnages et donne des renseignements circonstanciés sur leurs relations. Il entremêle son texte de fort belles planches reproduisant les œuvres marquantes d'Ary Scheffer, et parmi elles, de magnifiques portraits d'Elise Krasinska, femme du poète. A la fin de son livre figure une bonne bibliographie et le catalogue des Portraits de Polonais peints par l'artiste.

ÉMILE MAGNE.

LES POÈMES

Lucie Wallace : *Les Chansons des Jours d'Espoir*, Messcin. — Jayme E. Colson : *Qui je suis?* R. Guéret-Laferté, traducteur, A. Messcin. — Armand Godoy : *Ite, missa est*, Grasset. — Armand Guibert : *Palimpsestes*, « Editions des Mirages », Tunis.

Tout n'est pas également bon, tout n'est pas également à dédaigner dans le menu recueil de Mme Lucie Wallace, **Les Chansons des Jours d'Espoir**. Parfois, et c'est le plus singulier, les poèmes sont formés de ce qui, en quelque sorte, pourrait être tenu pour le sommaire des éléments dont ces poèmes auraient dû être constitués. C'est le cas, par exemple, de *l'Arbre*, poème final. Que dit-il, en effet? « Dans un coin de la cour... se dresse un arbre, grand arbre noir, et maigre, et dénudé! Et, dans un farouche désespoir, il semble guetter le soleil qui pourrait briller... » J'omets tout juste quelques détails encore, pour n'être pas trop long, mais le développement, la mise en œuvre n'y intervient pas davantage. — « Il n'a qu'un coin de terre, — qu'un peu de ciel. Quand il pleut, les gouttes suspendues à ses branches semblent des larmes ou des bulles d'argent où brillé l'infini du ciel. Comment put-il pousser si droit dans ce demi-jour? Un instinct tenace doit savoir dans les arbres que là-haut se trouve la lumière, et qu'il faut tendre les branches au delà des ombres mortes. Il s'élève, il monte tous les ans, un peu, et, dédaigneux des murs de la cour,

Il monte vers le ciel d'un pas tranquille et sûr. »

Dirai-je à l'auteur que c'est là sans doute l'unique vers

que son poème contiennent? Le reste est projet, annotation d'un thème; indication de quelques traits; de leur banalité il importerait que surgit l'élan vital. Mme Lucie Wallace ne paraît pas s'en être rendu compte.

Ne tenons d'autre compte de quelque sentence aussi peu discutable que celle-ci :

Combien, en plein hiver, un jour plus chaud est doux!

bien que le poète agronome, si l'on en croit Alfred Jarry, eût déjà observé avec sagesse que

L'hiver est, à Paris, la plus froide saison,

mais acceptons cette strophe où l'on aperçoit les pauvres arbres d'hiver

Ne pouvant que lever des bras nus vers les cieux,
— Vers les cieux sans promesse où défilent des ombres —
Et l'on sent que ces bras, battus des vents haineux,
Sont les mâts dépouillés d'un grand espoir qui sombre.

Je ne donne pas ces quatre vers pour la découverte d'un chef-d'œuvre, mais ils suffisent à démontrer que Mme Lucie Wallace possède le don inné de créer, ou de susciter de grandes images, et qu'elle ne manque pas de sensibilité esthétique. On en décelerait d'autres preuves dans le poème intitulé *Un Soir*, mais diluées, confondues dans le désordre d'une inspiration de hasard, sans contrôle, trop directe. La nature, tout le monde la voit, chacun l'apprécie; si on répète ce que la plupart disent, sans fusion de trouvaille neuve ou inattendue, cela vaut-il qu'on l'écrive, et que l'on l'écrive en vers? Qu'est-ce donc que la poésie? Elle est absente ici.

Jayme E. Colson, poète de langue castillane, originaire de la République Dominicaine, a été précédemment traduit deux fois en français : *Symphonie de la Guerre*, 1932, et, la même année, par les soins de M. R. Guéret-Laferté, ce poème « entièrement conçu et écrit à Paris », *Toujours la Vierge d'Orléans*. A présent, c'est le tour d'un certain nombre de poèmes philosophiques, **Qui je suis?** M. R. Guéret-Laferté les a traduits en vers, dont il est impossible de rien affirmer en tant qu'exactitude quant au sens, et qu'il est impossible d'admirer en eux-mêmes. Ils ne servent pas, à coup sûr, la gloire de

Jayme E. Colson; j'ignore, par malheur, s'ils la desservent.

L'ambition étrange de M. Armand Godoy a été, dans sa vaste composition, **Ite, Missa Est**, de substituer à l'orgue et aux chants de la tribune le jaillissement touffu et ordonné de poèmes puissants d'où s'exhale et s'enveloppe l'atmosphère du liturgique sacrifice, et que le poète rivalise avec Bach ou Beethoven, ou même les surpasse. Soutenu par sa parfaite intelligence de la musique sacrée, sa composition eucharistique ne manque point d'ampleur et de puissance. Je n'ai pas à en examiner ici la valeur d'orthodoxie. M. Godoy s'est retrouvé plus poète qu'en ses ouvrages récents, et c'est de cela avant tout que j'ai à rendre témoignage. Quand le grand Corneille s'appliqua à transcrire *L'Office de la Sainte Vierge* ou *les Psaumes Pénitentiels*, il n'avait point imaginé de douer le verbe d'un autre pouvoir que le sien propre ni à faire tenir en lui ce qui appartient aux moyens d'un autre art. Il évitait la confusion des genres qui tente presque dans tous les domaines nos tristes contemporains. Si un génie a conçu un roman, on en fera un livret d'opéra-comique, si un poème, on en fera un « film », si un drame théâtral on en fera sans doute un jazz. On a perdu la conscience qu'à chaque œuvre, à chaque conception d'art, une forme, une seule forme d'expression peut convenir, qui est celle que lui a choisie son créateur; la forme et l'expression demeurent inséparables; soustraire l'une pour la remplacer par un équivalent quel qu'il soit, c'est affaiblir l'autre; c'est amoindrir le tout. Certes M. Godoy suscite au souvenir l'effet que produisent certaines superbes musiques de messe, et cela dénote chez lui une singulière puissance d'adaptation dont il sied de le féliciter. Mais quoi! l'œuvre qu'il entreprend préexiste, il empiète, il triche magnifiquement, mais il triche. Je veux dire par là que le sacrifice de la messe, outre sa part strictement rituelle, admet le concours, dans un but suffisamment déterminé, de certains éléments auxiliaires ou accessoires; l'effort, la réussite du poète comportent une déviation des intentions primordiales et au lieu, comme la musique, d'unifier en une pensée universelle commune l'esprit des assistants, des adorateurs, ils en détournent par l'attention portée sur des détails nouveaux ou

des particularités étrangères la ferveur essentielle. Sans doute ne convient-il pas d'insister. Les strophes de M. Godoy se succèdent, se déroulent, s'enroulent, se dégagent, se superposent, se reprennent ou s'affirment dans une continuité de mouvement au surplus très varié, et font honneur à la richesse prodigue de son imagination constructive. L'allure aisée de ses grands vers, de l'alexandrin régulier au vers élargi de quinze syllabes, répond à merveille à ses desseins. Dans les vers plus courts, la banalité du détail, la nonchalance à se satisfaire de rimes quelconques ou d'épithètes et d'images trop employées apparaissent plus promptement et incitent la méfiance. Toutefois, malgré de telles défaillances ou ces erreurs, l'entreprise est grande et l'avoir tentée, ou partiellement réussie, n'est point d'un écrivain sans mérite, sans audace; c'est de quelqu'un. Peut-être, en outre, est-ce l'œuvre d'un chrétien véritable d'affirmer sa personnalité pour la confondre par humilité dans l'œuvre éternelle qui la domine et l'absorbe, de ne pas s'exhausser jusqu'à une maîtrisante et distincte originalité dans un domaine à soi, et non plus œcuménique. *Amen.*

Ceci me plaît, qu'un poète sensible et vrai, d'ardeur la plus moderne, inscrive en titre à ses vers et à ses proses ce nom de **Palimpsestes**. M. Armand Guibert autrement encore reconnaît qu'il importe sous l'apparence de ses réalisations de les dissoudre et de retrouver le texte secret, impérissable; c'est quand il écrit, par exemple, ces deux quatrains :

Parlons-nous toujours à des ombres
 Qui s'agitent dans le vent?
 Un sang de plomb raidit nos membres
 Et la mort gèle sur nos fronts.
 C'est le repos qui fuit nos âmes lasses
 Et le désir qui tarit notre sang.
 Mais qui voudrait pour une heure éternelle
 N'adorer plus la minute qui meurt?

Le retournement de la vision du poète actuel par rapport aux anciens s'y accuse, me semble-t-il, précisément. Vaut-il mieux que lui soit l'ombre ou qu'elle s'agite aux regards de son rêve? que le plomb raidisse ses membres ou arrête l'instant où se dessine à son vouloir le personnage qu'il suggère?

Le repos au consentement de naguère délassait les âmes qu'à présent il lasse, le désir excitait le sang. N'est-ce livrer la clé d'une attitude, déjà celle souvent de Rimbaud, puis d'Apollinaire, de Jules Supervielle, de nombreux parmi les plus jeunes? M. Armand Guibert compose ses poèmes généralement en vers courts et ses poèmes en prose avec une délicatesse de touche parfaite et sûre, et la délicatesse d'une âme d'homme tendrement aigu s'y enclôt et s'y révèle. J'y trouve un charme certain et constant, et une affirmation d'artiste discret, tendant à la maîtrise.

ANDRÉ FONTAINAS.

LES ROMANS

Henri Duvernois : *À l'ombre d'une femme*, Bernard Grasset. — Charles-Henry Hirsch : *Les arrivées*, Jules Tallandier. — Marcel Aymé : *La Jument verte*, Editions de la Nouvelle Revue Française. — Pierre Véber : *Bébé rose*, J. Ferenczi et fils. — Gabriel Trarieux : *Les Egarés*, Flammarion. — Michel de Pourichkevitch : *Le passé de Sobakine*, Calmann-Lévy. — Henri Bosco : *Le sanglier*, Editions de la Nouvelle Revue Française.

A mesure que M. Henri Duvernois poursuit son œuvre, la tristesse s'accroît que l'on y pouvait discerner sous l'apparente gaieté. Mais il me semble qu'il n'avait jamais approché d'aussi près le désespoir que dans son nouveau roman : **À l'ombre d'une femme** qui est la confession d'un pauvre homme, victime d'un grand amour. Remoulat, dès son enfance misérable, à Belleville, s'est épris de Mariette. Il l'a épousée, et grâce à elle a gravi un nombre respectable d'échelons sur l'échelle sociale. De l'aisance, il est parvenu à la fortune. Féerie! se récriera-t-on. Oui. Seulement la fée est, ici, Mariette qui, en fait de baguette magique, possède, avec un physique avantageux, un sens aigu des réalités. Cette arriviste, sans cœur ni sens, mais toute en cerveau, a réussi à affoler d'elle un quinquagénaire riche, nommé Pulvinaire et elle a su l'exploiter congrument. Remoulat a fini par découvrir le pot-aux-roses; il a même appris que, des deux enfants auxquels Mariette a donné naissance, Gérard seul est de lui. Lucie est de Pulvinaire, en effet; et, chose curieuse, tandis que Mariette préfère Gérard, il préfère Lucie... Remoulat ne se révolte pas. Il accepte son sort en fataliste ou plutôt, moitié par faiblesse, moitié parce qu'il trouve en Lucie